



VICTOIRE TUAILLON

le
Cœur
sur la
Table

BINGE

AUDIO.EDITIONS

© Binge Audio Éditions, 2021

Édition : Karine Lanini, avec l'aide précieuse de Bertrand Guillot

Correction : Sophie Hofnung et Andréa Molina

Conception graphique et maquette : Studio Blick

Illustrations : La couverture et les illustrations des pages « Chœur » ont été réalisées par Upian. Les illustrations des pages « Ressources » ont été réalisées par Marie Brd, à partir des visuels d'origine des œuvres citées.

Crédits photographiques : © Zanele Muholi ([p. 39](#)) ; PHOTOPQR/OUEST FRANCE ([p. 39](#)) ; © The Estate of Germaine Krull ([p. 61](#)) ; © The Estate of Vanessa Bell ([p. 83](#)) ; © NCAF Archives ([p. 106](#)) ; © Pilar Corrias Gallery - Gisela Mc Daniel ([p. 143](#)) ; © Ghada Amer ([p. 164](#)) ; © Marina Abramović Archives ([p. 249](#)).

Binge Audio Éditions

6, villa Marcel Lods

75019 Paris

www.binge.audio

ISBN : 978-2-XXX

OceanofPDF.com

VICTOIRE TUAILLON

le
Cœur
sur la
Table

POUR UNE RÉVOLUTION ROMANTIQUE

BINGE
AUDIO.ÉDITIONS

OceanofPDF.com

Avant-propos

Ce livre est issu du podcast *Le Cœur sur la table*, une série documentaire produite par le média Binge Audio et diffusée sur toutes les plateformes d'écoute au cours de l'année 2021.

Avec Karine Lanini, l'éditrice qui m'a accompagnée dans la conception et l'écriture de ce livre, nous l'avons imaginé comme un guide permettant de penser le grand sujet des relations affectives, amicales, amoureuses et sexuelles, en reliant leur dimension intime à leur dimension politique.

Chaque chapitre, reprenant le découpage en épisodes du podcast, est constitué de quatre parties :

Les pages « **Cœur** » sont des adaptations écrites des épisodes.

Les pages « **Chœur** » sont constituées d'une sélection tirée des centaines de témoignages, critiques, interrogations reçus après la diffusion de chaque épisode. Parce qu'ils reflètent une grande diversité d'expériences et qu'ils prolongent la grande conversation collective que nous avons voulu initier avec le podcast, nous avons choisi d'en reproduire certains, avec l'autorisation de leurs auteurices.

Les idées développées dans chaque chapitre ont été empruntées à de nombreux travaux, de nature diverse, qui sont tous listés dans les pages « **Sources** ».

Comme il ne s'agit pas seulement de poser un regard critique sur tout ce qui blesse nos relations affectives, mais aussi de pouvoir vivre et imaginer des relations émancipatrices, joyeuses et douces, chaque chapitre se termine par trois pages de « **Ressources** » qui peuvent inspirer des relations désirables. Il s'agit d'une sélection de pratiques et d'œuvres (essai, roman, documentaire...) qui ont personnellement compté dans ma vie, qui m'ont bouleversée, éblouie, transformée – des chansons comme des mantras, des fictions comme des mondes, des pratiques comme des chemins.

À la fin du livre, dans les pages « **Prolongations** », vous trouverez une liste d'essais et de podcasts autour de l'amour qui me paraissent à la fois indispensables et accessibles, une autre suggérant des livres pour les plus jeunes, un petit mode d'emploi pour organiser vous-mêmes vos propres cercles de parole (une pratique simple et puissante), ainsi que des repères statistiques et des contacts pour lutter contre les violences amoureuses. Et comme *Le Cœur sur la table* est le fruit d'un travail collectif complexe, nous avons choisi de finir ce livre en vous racontant une partie du processus de sa création dans les pages « **Coulisses** ».

Bonne lecture !

Victoire Tuillon

OceanofPDF.com





Je t'ai dans la peau, y' a rien à faire ! Mal baisées ! **L'amour c'est du pipeau, c'est bon pour les gogos.** Quelle nunuche, quelle fleur bleue ! **Force-toi un peu, tu peux bien lui faire plaisir, c'est ton mari quand même.** Hystériiiiiques ! Bonnes sœurs ! Frigiiiiides ! **J'aime pas trop les capotes parce qu'on sent plus rien. Ça te dit pas, on fait sans ?** Comment faire durer son couple ? **Vieilles filles aigries !** Tu sais, moi j'aime pas me prendre la tête. **J'ai envie d'un truc léger où on se pose pas de questions.** Dix raisons pour lesquelles vous êtes encore célibataire...

Je m'appelle Victoire Tuillon ; j'ai 31 ans, et je crois que, même enfant, j'ai toujours été amoureuse... ou voulu l'être.

Comme beaucoup d'autres femmes, me semble-t-il, les préoccupations affectives tiennent une grande place dans ma vie. Je connais des dizaines de chansons d'amour par cœur. Et je passe beaucoup de temps avec mes ami·es, ma famille, et même des inconnu·es, à discuter de ce qui se passe en détail dans nos vies intimes – comment on se rencontre, comment on s'aime, qu'est-ce qu'on se dit, comment on traverse les crises et les conflits, comment on se quitte aussi. Tout ça me passionne.

Je dis « comme beaucoup d'autres femmes », parce que dans la culture dans laquelle j'ai grandi, en France, en ce début de ^{xxi}^e siècle, il me semble que l'amour est toujours codé comme féminin. C'est un truc de gonzesses. Un sujet pas très sérieux, bon pour les rubriques Courrier du cœur, les bavardages au téléphone, les confidences entre copines.

Je reconnais être assez sentimentale. Adepte des grands gestes romantiques, accro aux crushs ; et puis j'aime ça, être amoureuse – ça me fait me sentir très vivante, très joyeuse.

Je me suis souvent moquée de ces élans. J'en ai eu un peu honte. Je me traitais moi-même de cœur d'artichaut, j'étais un peu gênée de correspondre à ce cliché misogyne qui veut que les femmes soient trop émotives... Comme si tout cela ne comptait pas : ces heures de conversations, tous ces efforts d'écoute, de réflexion, d'introspection pour essayer de mieux se comprendre, de mieux comprendre l'autre, d'avoir des relations épanouissantes et harmonieuses...

Comme si ce n'était que du commérage, de la prise de tête inutile.

Comme si ça n'avait aucune valeur.

Alors que ça en a une,

immense.

Il se trouve qu'en plus d'être une grande amoureuse, je suis féministe. Et plus je suis féministe, plus il me semble que l'amour est un sujet fondamental. Que ce n'est pas futile, nunuche, culcul, gnangnan, au

contraire. **L'amour, c'est un grand sujet politique.**

C'est d'ailleurs en partie parce que l'amour est si important pour moi que je suis féministe. Parce que je ne vois pas comment l'amour peut circuler si nous restons enfermés dans des rôles de genre étriés – les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, les uns au-dessus, les autres en dessous.

Je ne vois pas comment l'amour peut exister pleinement sans égalité réelle, ni sans justice.

Celles et ceux qui veulent que rien ne change se désolent, voient dans l'émancipation des femmes et l'égalité entre les sexes la mort de l'érotisme, la mort du désir... et donc de l'amour. Je crois au contraire que les luttes féministes sont aussi des luttes pour l'amour ; pour que l'amour soit possible.

Je crois, comme l'a écrit dans *Tout le monde peut être féministe* la théoricienne et autrice afro-féministe bell hooks, que « l'amour ne peut pas prendre racine dans des relations fondées sur la coercition. L'amour peut nous transformer, nous donner la force de nous opposer à la domination. Choisir la politique féministe, c'est faire le choix d'aimer. »

Il me semble donc que toutes les luttes progressistes, qui prennent de l'ampleur ces dernières années – contre le sexisme, le racisme, le validisme, tout ce qu'on appelle les oppressions systémiques – sont certes des luttes qui nomment, dénoncent, combattent, refusent des faits de violence insupportables et un ordre du monde injuste, mais sont aussi des luttes pleines de passions joyeuses.

Des luttes qui nous ouvrent de nouveaux horizons.

Des luttes qui nous permettent d'imaginer et parfois de vivre des relations sans oppression, sans domination et sans violence.

Je crois qu'à force de libérer la parole et l'écoute, de rendre enfin dicible ce qui était tabou – le viol, l'inceste, le harcèlement, le corps... –, l'amour est en train d'être réinventé.

Que tout est en train de changer : les manières dont on se parle, dont on se plaît, dont on se touche et dont on s'aime.

Et je crois que ce que nous vivons, là, c'est une grande révolution romantique.

Où nos armes sont nos corps.

Et nos cœurs.

On a tendance à penser que l'amour est une affaire strictement privée, une simple question d'affinités entre deux individus, ou bien une force mystérieuse qu'il ne faudrait pas chercher à comprendre sous peine d'en faire disparaître la magie.

Peut-être. Mais **ce qui m'intéresse ici, c'est l'amour comme fait social**. De voir en quoi le fait d'avoir été élevée, traitée et identifiée comme une femme ou comme un homme, comme une personne blanche ou non blanche, comme une personne valide ou non, a un impact direct sur nos relations avec les autres.

Je veux donc commencer par dire d'où je parle. Je suis une femme et depuis l'adolescence j'ai des relations intimes avec des hommes ; je suis donc identifiée comme hétérosexuelle, et cette orientation est valorisée, favorisée, encouragée par toute notre culture où elle est majoritaire – elle y est vue comme “normale”, allant de soi. Les comédies romantiques, par exemple, mettent en scène des histoires auxquelles je peux m'identifier ; elles sont faites pour moi.

Bien sûr, l'hétérosexualité, c'est un peu plus compliqué que ça – il en sera souvent question dans ces pages. L'hétérosexualité, ce n'est pas seulement le fait de coucher avec des personnes du sexe dit “opposé”. **L'hétérosexualité, c'est aussi un mode de vie, un système politique, une organisation matérielle**. De tout cela, pour l'instant, je peux me tenir relativement à distance, puisque je n'ai pas de personnes à charge, ni parents ni enfants dont je doive m'occuper. Depuis plusieurs années, j'exerce une profession qui me permet de gagner assez bien ma vie pour subvenir à mes propres besoins, comme celui de me loger seule, sans dépendre matériellement d'un homme ; ce qui, j'en ai conscience, me donne plus de liberté qu'à beaucoup d'autres femmes.

J'ai grandi en France hexagonale comme une femme blanche, ce qui veut dire, par exemple, que personne ne m'a jamais refusé d'emploi ou de logement en raison de mes origines supposées, de mon nom ou de ma couleur de peau... et que dans mes relations intimes, dans le cadre de rapports de séduction, je n'ai jamais eu à me méfier des fétichistes, et je n'ai jamais craint de subir le racisme de mes partenaires – contrairement à plusieurs de mes amies non blanches, personne ne m'a exotisée, personne

ne m'a jamais appelée *ma panthère, ma geisha, ma gazelle* ou *ma beurette*.

Dernière précision : je suis une femme cisgenre, c'est-à-dire que le genre féminin auquel je m'identifie est celui qui m'a été attribué à la naissance. Je n'ai jamais eu à souffrir des discriminations ni de la haine infligées aux personnes trans ou non binares dans notre société ; je n'ai jamais eu à justifier de mon identité de genre, et je me sens à l'aise dans ce genre-là. Le plus souvent, j'ai obéi aux standards, normes et codes associés à la *bonne* féminité, avec enthousiasme, et même un certain plaisir. C'est comme cela que j'ai appris à marcher avec des talons, à petits pas, à surveiller mon poids, à croiser les jambes quand je m'assois, à ne pas parler trop fort, à *mettre en avant mes atouts*, comme on dit, pour avoir l'air pimpante mais surtout pas *mauvais genre*.

Rentre le ventre.

Ah non, il faut choisir, c'est minijupe ou décolleté, pas les deux.

Pas de robe à pois, ma chérie, ça te grossit.

J'ai suivi ce lent et patient enseignement dispensé dans les magazines féminins, par les actrices, les stars à la télé, mes copines et les autres femmes de ma famille. J'ai appris à faire une manucure, à bien choisir mes vêtements, à supporter l'inconfort de l'épilation, du port quotidien de soutiens-gorge et de jeans serrés, j'ai appris à soigner ma peau et mes cheveux, à prendre des petites poses charmantes, à sourire, glousser et me déhancher quand je veux séduire, à me regarder plusieurs fois par jour dans un miroir pour vérifier si tout va bien, si tout est en place. Et même si toute ma vie j'ai souvent entendu que j'étais trop grosse, un peu vulgaire, pas assez féminine, trop rentre-dedans, trop grande gueule, même si on m'a toujours trouvée trop ceci ou pas assez cela, j'ai épousé sans trop de gêne ces codes de la féminité consensuelle, correspondant à mon milieu petit-bourgeois – je suis journaliste, ma mère était guide de voyage, mon père médecin généraliste.

Ce qui n'a pas empêché que, comme beaucoup d'autres femmes, j'ai depuis mon plus jeune âge subi des violences sexistes : harcèlement de rue, dénigrement, insultes et violences sexuelles.

Ce que je veux faire comprendre avec cette longue présentation, c'est que **nous sommes tous et toutes situé-es socialement**, que nous devons

composer avec un curieux mélange de privilèges et de discriminations, qui se cumulent et s'entrecroisent. Ça nous marque au fer rouge, ça modèle nos consciences et nos subjectivités, et donc nos façons d'aimer et d'être aimées.

Ce qui veut dire que nous ne sommes pas totalement libres, mais pas totalement déterminées non plus. Et je crois que plus on prend conscience de tout ce qui nous détermine, plus on peut être libres.

Depuis septembre 2017, dans le podcast *Les Couilles sur la table*, je pose des questions à mes invité·es pour comprendre comment fonctionnent le patriarcat et les masculinités, et comment **le sexisme mutile ce que nous avons de plus personnel, de plus intime** : nos goûts, nos désirs, nos aspirations, nos rêves. Au fond, c'est une autre manière de réfléchir à l'amour, ou à ce qu'on appelle amour dans notre culture. Parce que c'est dans les relations dites amoureuses qu'ont lieu beaucoup de violences infligées aux femmes.

C'est au nom de l'amour que certains hommes tuent *leur* femme ou leur ex.

C'est au nom de l'amour qu'on a justifié le viol conjugal.

On dit "amour" pour le viol des enfants : on dit encore des personnes pédocriminelles qu'elles *aiment un peu trop les petites filles*, qu'elles *aiment* les petits garçons ; on parle de "pédophilie", (du grec "*pais, paidos*", enfant, et "*philia*", amour). L'amour sert si souvent de prétexte

au meurtre

à la violence

au mépris

au contrôle

ou à l'exploitation domestique la plus banale.

Alors, si c'est dans la sphère privée, dans nos familles, dans nos relations amoureuses que se trouve le cœur de l'oppression, n'y a-t-il pas une contradiction fondamentale entre nos désirs de liberté et le fait de continuer à entretenir des rapports intimes avec des hommes cisgenres ?

Je sais que je ne suis pas la seule à me poser cette question : en trois ans, dans les milliers de messages que j'ai reçus suite aux épisodes des *Couilles sur la table*, elle n'a cessé de revenir, sous de multiples formes.

J'aimerais qu'on soit à égalité, mais chez nous c'est moi qui fais presque la totalité des tâches ménagères parce que lui... il n'y pense pas.

Je trouve ça difficile d'être épanouie en couple, même avec des hommes "modernes", ou qui se revendiquent comme tels.

J'en ai marre, je dois m'occuper de tout, j'ai l'impression de passer ma vie à me battre pour avoir du temps pour moi.

Je crois que nous sommes de plus en plus nombreuses à trouver l'hétérosexualité inconfortable. Et je ne parle pas tant du fait de désirer des hommes que de ce que ces relations entraînent trop souvent, de tout ce qui pèse sur nous toutes depuis si longtemps et que les luttes féministes ont enfin permis de nommer :

- la condescendance du *mansplaining*
- les microviolences ordinaires
- la charge mentale
- la charge domestique...
- et émotionnelle...
- et sexuelle.

Je sais que nous sommes nombreuses à chercher la sortie, à nous demander comment résister, concrètement, pour ne pas renoncer à l'amour sans pour autant continuer de subir la soumission hétéro-sexuelle ordinaire. Et si nous ne voulons pas renoncer à l'amour, peut-être nous faudra-t-il renoncer à autre chose. Mais à quoi ? à la cohabitation ? à la monogamie ? au couple ? à l'amour romantique ? à l'hétérosexualité ?

L'une des personnes que j'admire le plus au monde, l'écrivaine Virginie Despentes, a souvent raconté comment devenir lesbienne à 35 ans l'avait libérée. Quand je l'ai rencontrée en 2019, je lui ai demandé si un tel changement pouvait se décider. Elle m'avait répondu cette phrase qui résonne encore chez moi : « On ne peut pas décider de devenir lesbienne mais on peut accueillir la possibilité avec enthousiasme. » Et elle a précisé ce que ça avait changé pour elle :

« J'ai eu l'impression de découvrir quelque chose dont je n'avais même pas conscience quand j'étais hétérosexuelle... Je ne sais pas, c'est comme si tu vivais toute ta vie dans un appart' en ville avec plein de bruit, et un jour tu déménages à la campagne et tu découvres ce que c'est, le silence et le calme. Un jour tu te réveilles et tu te dis : je m'aperçois que j'en ai chié, dans l'hétérosexualité, et je ne savais même pas à quel point. »

Ça donne envie, non ? Je sais bien que ça ne se décide pas comme ça, mais je suis d'accord avec elle quand elle dit que si nous n'avions pas été élevées dans l'hétérosexualité obligatoire, beaucoup plus de femmes seraient lesbiennes. Plusieurs amies autour de moi ont d'ailleurs sauté le pas – et j'entends, je vois, je sens qu'elles sont plus heureuses qu'avant, avec leurs yeux brillants, leur grand sourire et leurs soupirs de soulagement.

Mais moi, pour l'instant, je suis très amoureuse d'un homme. Je l'aime, il m'aime. Avec lui je suis libre... ou j'ai l'impression de l'être. Pourtant, je reste pleine de doutes, écartelée entre mes désirs et ce que l'on attend de moi :

- les schémas hérités de mes parents
- la pression familiale (*c'est pour quand les petits-enfants ?*)
- les injonctions sociales
- les discours des magazines (*la pipe le ciment du couple ; comment mieux s'organiser face à la charge mentale ; hommes, comment mieux les comprendre ? ; jeune mince et épilée : enfin moi-même !*)
- le regard de mes amis (*T'as vu, Chloé ? elle a accouché*)
- les modèles au cinéma
- la tradition...

Et puis ça ne résout pas tout pour les femmes, d'être lesbienne. Que fait-on des normes du couple, de l'engagement, de la fidélité, de l'exclusivité ? De tout ce qu'impliquent les relations intimes avec les autres ? De tous les efforts que ça demande de se comprendre, de comprendre l'autre, de créer des relations équilibrées malgré le poids de tout ce qu'on ne contrôle pas ?

Bien sûr que dans un monde enfin débarrassé de toutes les oppressions systémiques, nos relations seraient métamorphosées. Mais tant que nous sommes vivantes, il nous faut composer avec ce qui existe, tout en cherchant à le transformer.

On ne va pas attendre la révolution pour s'aimer.

Et puis s'aimer, c'est peut-être aussi l'une des façons de faire la révolution ; pas la seule, pas l'unique, mais une partie nécessaire. Alors : comment on fait ?

Comment est-ce qu'on bricole de nouveaux cadres, individuellement et collectivement ? Comment essaie-t-on de les faire bouger pour respirer un peu mieux ? Est-ce qu'il faut inventer de nouveaux mots ? de nouveaux serments ? de nouvelles lois ? de nouvelles pratiques ?

C'est parce que ces questions m'obsèdent depuis plusieurs années que j'ai décidé d'enquêter. J'ai commencé par chercher des réponses dans des livres : je me suis enfermée dans ma chambre et j'ai lu tant que je pouvais sur l'amour, le couple, le romantisme, le lesbianisme politique, l'hétérosexualité, l'amitié. J'ai lu toutes sortes d'ouvrages : des brochures anarchistes distribuées dans des festivals, des essais philosophiques cryptiques, des manuels pour bien communiquer dans le couple, des éloges polyamoureux, des textes mystiques, des thèses de sociologie... Et quand c'était possible, j'ai interviewé leurs auteurices pour qu'iels m'exposent leurs théories.

J'ai aussi envoyé des milliers de mails à des gens très différents en posant des questions du type : *Comment vous faites, vous ? Qu'avez-vous appris de vos histoires ? Qu'avez-vous mis en place, concrètement, pour vivre des relations intimes égalitaires ?*

Et puis je suis allée rencontrer certaines de ces personnes, en tête à tête ou dans des groupes de parole que j'ai organisés dans différentes villes en France, en leur demandant de raconter leurs histoires, avec toujours en trame de fond ces deux questions fondamentales : *De quelles façons les oppressions systémiques pourrissent, empêchent, blessent vos relations affectives ? Et face à cela : Y a-t-il des pratiques, des concepts, des techniques, que vous aimeriez partager avec d'autres ?*

Parce que je crois que prendre soin les un-es des autres, s'aimer, ça peut aussi s'apprendre et se transmettre. Il ne s'agit pas d'inventer de nouvelles normes, mais d'ouvrir des pistes – personne ne détient *la* solution –, mais je me dis qu'on peut s'y mettre à plein, les partager, et réinventer l'amour.

Ce que je vous propose de découvrir ici, c'est le résultat de ces heures de lectures, de recherches et d'échanges. Une grande conversation collective, où nous avons partagé nos expériences, nos réflexions, nos désaccords, et

appris les un·es des autres.

Où nous avons mis notre cœur sur la table.

Vive les luttes féministes, et vive la révolution romantique !

OceanofPDF.com





J'ai toujours eu une image très belle de l'amour. Ma mère m'a eue à 23 ans, et je pensais que c'était l'âge parfait pour avoir des enfants. Ça m'a désespérée d'arriver à 23 ans et de me dire que j'avais pas d'enfant, et que j'avais sûrement raté la moitié de ma vie. [Julie] Je pense que j'ai grandi avec une espèce de modèle de la relation de couple comme quelque chose qu'il faut absolument rechercher... mais que, moi, je n'ai en fait jamais vu bien fonctionner. [Antoine] **Il y a un mythe qui m'est rentré dans le crâne depuis toute petite : l'amour ce serait la seule chose qui donne de la valeur à la vie. Je croyais plus que tout que ce qu'on pouvait vivre de plus riche et de plus intense, c'était une grande histoire d'amour.** [Anonyme] J'ai toujours pensé que pour réaliser quelque chose, pour arriver à affronter les déboires de la vie, il fallait absolument que j'aie quelqu'un avec moi. [Myrlène] **Je me disais qu'il fallait trouver quelqu'un et l'avoir pour la vie. Mais comment on sait si c'est le bon ? Comment on sait si c'est le bon crapaud qu'on est en train de s'échiner à embrasser ?** [Louise] Je n'étais pas le prince charmant dont elle avait rêvé. Et je n'arrivais pas à l'incarner. [Xavier]

Pendant longtemps, j'ai attendu un prince charmant.

Petite fille, il me paraissait évident que plus tard, une fois adulte, moi aussi je serais en couple, avec un homme beau, gentil et attentionné. On vivrait ensemble, on aurait des enfants et on serait très heureux. C'est ce que me racontaient les contes de fées, les dessins animés, les émissions à la télé. C'est ce qui semblait *normal*.

Dès l'adolescence, je me suis mise en couple. Plusieurs fois. Personne ne m'y a obligée, je le faisais librement, j'y prenais beaucoup de plaisir. Mais si je suis honnête, je dois bien reconnaître qu'une partie de ce plaisir venait d'un certain soulagement : j'étais casée, adulte, mature, normale.

Le couple, c'est *la* relation à laquelle on associe le sentiment amoureux dans notre société.

En France, selon l'Institut national des études démographiques, quatre personnes sur cinq vivent une relation de couple. 90 % des Français-es cohabitent ou ont déjà cohabité avec une partenaire.

Le couple, c'est ce avec quoi on a grandi. C'est ce que les autres souhaitent pour nous. C'est ce qu'on se souhaite à soi-même. C'est l'institution sentimentale par rapport à laquelle on se positionne toutes. Quel que soit son âge, son genre, sa sexualité, sa race ou sa classe.

C'est cette norme-là que je veux interroger. ...

Table des matières

1. [Couverture](#)
2. [Copyright](#)
3. [Titre](#)
4. [C'est une amoureuse qui vous parle](#)
5. [La princesse et l'escalator](#)
6. [Le plan cul et la vieille fille à chats](#)
7. [Cendrillon, Platon et une moitié d'orange](#)
8. [Le vélo, la poupée et la boussole](#)
9. [Le coeur de Chloé](#)
10. [Le chasseur et la proie](#)
11. [Le marché du coeur](#)
12. [Devenir chèvre](#)
13. [L'ingénieur et l'infirmière](#)
14. [Romance et soumission](#)
15. [La révolution romantique n'est pas un dîner de gala](#)
16. [Prolongations](#)